

TROISIEME PARTIE

*Spécificité de la sophistique.
Indices d'une condamnation*

**“RHÉTORIQUE ET ANTI-RHÉTORIQUE”
et “EFFET DE SURPRISE” :
à l’origine de l’image négative des sophistes**

Livio ROSSETTI

La polémique anti-sophistique de Socrate et de ses élèves constitue un véritable *topos*, souvent banalisé, rarement analysé.

Lors de la tentative d’aller au-delà des aspects les plus évidents d’un tel *topos* et de retrouver une représentation moins unilatérale du mouvement sophistique dans son ensemble, l’usage s’est imposé de se limiter à affirmer la dignité intellectuelle de cette période de la culture et de ses protagonistes, avec le risque toutefois d’en donner une représentation *seulement* positive, c’est-à-dire seulement affectée d’une inversion de signe. Kerferd¹, par exemple, en vient à refouler complètement le côté instrumental et la dimension franchement agonistique de leur art oratoire, pour souligner au contraire l’épaisseur philosophique des embryons de théorie que l’on peut leur attribuer, et ces dernières années on continue d’observer la persistance d’une tendance similaire. Poulakos² à son tour a proposé une reformulation entièrement positive du concept de rhétorique, en se limitant à occulter le côté insidieux et le potentiel déceptif d’un tel art de la parole.

Dans les deux cas prend forme un portrait dont on doit dire qu’il est tout aussi unilatéral que la réduction traditionnelle des sophistes à de simples rhéteurs irresponsables ; donc une inversion de tendance qui suscite toujours un nombre non négligeable de réserves, et qui s’oppose diamétralement ou presque à la ligne interprétative

¹ *The Sophistic Movement*, Cambridge UP, 1981

² *Toward a Sophistic Definition of Rhetoric*, « Philosophy and Rhetoric » XVI 1983, p. 35-48 ; avec plus de précautions dans *Sophistical Rhetoric in Classical Greece*, Columbia SC, Univ. of South Carolina Press, 1995.

traditionnelle (socratique-platonicienne) en donnant une tournure bien particulière aux réserves qui pèsent déjà depuis longtemps sur ce *topos*.

L'on dirait toutefois qu'il s'agit là d'une manière typiquement "sophistique" de défendre les sophistes : mettre en lumière les côtés positifs et nier implicitement les côtés négatifs et les risques de dégradation, qu'Aristophane lui-même décelait déjà dans leur aventure intellectuelle. Il semble même étrange que cela ait pu avoir lieu à la fin du XX^e siècle, comme si l'on n'avait pas encore découvert que tout phénomène culturel a nécessairement beaucoup de facettes et que toute habileté se prête à être utilisée aussi bien de manière correcte que de manière incorrecte. Il n'en irait pas autrement que dans le cas où l'on se risquerait à présenter un inventaire des mérites que l'on peut reconnaître aux sociétés dirigées par des régimes communistes, pour argumenter ensuite qu'à certains égards elles n'ont pas été inférieures à des sociétés où a prévalu une organisation socio-économique de type capitaliste. Force est d'admettre franchement qu'une telle manière d'aborder ces disputes, déjà anciennes, apporte fort peu à la compréhension et au jugement. Comme on le sait, pour défendre un accusé il ne suffit pas d'exalter ses mérites dans les domaines les plus divers ; il faut aussi fournir des arguments qui démontrent qu'il n'a pas commis le délit dont on l'accuse, ou, à l'inverse, qui démontrent que son acte n'est pas un délit. De plus il faut tout de même essayer de réinterpréter l'accusation et de montrer qu'elle se fonde sur une représentation déformée, infondée, éventuellement tendancieuse : tant que l'on n'aura pas pénétré la logique de l'accusateur, en effet, la preuve de l'innocence de l'accusé sera nécessairement incomplète, sinon boiteuse.

Pour en revenir à notre sujet, il semble difficile de soutenir que les sophistes ne se sont pas faits *aussi* les promoteurs d'un usage intéressé, partisan, éventuellement irresponsable de l'art de persuader ; de trop nombreux témoignages, depuis Thucydide jusqu'aux Comiques, outre leurs propres écrits, l'attestent de manière irréfutable. Dès lors, même en admettant, comme je le fais d'ailleurs

moi-même, que leur aventure intellectuelle ne peut se réduire à ce seul aspect, on ne voit pas comment on pourrait tirer de cela l'inexistence d'une composante du type que nous venons d'indiquer.

En tout cas, si les sophistes ont été dénigrés, il est impensable de ne pas reprendre l'examen positif et négatif de la culture qu'ils ont produite, en l'associant à une réflexion sur la dynamique qui a porté à leur dénigrement unilatéral. Il y a entre les deux procédures la même différence que l'on observe entre une thérapie qui se limiterait à supprimer les effets (par exemple en ayant recours à des analgésiques) et une thérapie qui aurait une incidence sur la cause.

Hors de métaphore, seul un réexamen qui s'interroge également à fond sur la question de savoir comment Socrate et Platon ont pu accrédi­ter une image si unilatérale peut aboutir à une solution du problème ; et c'est une banalité que de rappeler que l'image positive de ces derniers se nourrit littéralement, par contraste, de l'image négative des sophistes. Qui plus est, revendiquer les mérites des premiers sans débattre à nouveau de l'image des seconds – et en premier lieu de celle de Socrate – équivaut à admettre, comme allant de soi, que l'aventure intellectuelle de ce dernier ne peut être évaluée que de façon positive, quitte à dépenser par la suite une énergie considérable pour accrédi­ter une image tout aussi positive des intellectuels qu'il essaya de discréditer, autrement dit à s'employer à soutenir que ces derniers ne lui furent pas inférieurs, qu'ils partagèrent au contraire certaines des qualités positives de leur détracteur.

Afin de redéfinir la physionomie du mouvement sophistique il est donc indispensable de s'occuper aussi à nouveau de l'image *de soi* que Socrate sut donner et que ses disciples surent amplifier et fixer. Il ne s'agit donc pas seulement d'apporter des arguments pour soutenir que la polémique socratique-platonicienne dût être injuste à plusieurs égards. Il est en outre indispensable de comprendre ce qui a pu conférer à la polémique un degré de

crédibilité tel, qu'il a favorisé l'acceptation et la large diffusion de cette idée pendant des millénaires. Il est en effet indiscutable que le jugement historique sur le mouvement sophistique aurait été bien différent si les seuls à représenter l'accusation avaient été les poètes comiques (dont Aristophane) et éventuellement Thucydide, puisque ces derniers n'en arrivèrent jamais au point d'opposer aux sophistes un modèle contraire ; si le modèle sophistique a pu entrer dans une crise millénaire, cela tient précisément au fait qu'un tel modèle opposé a alors pris forme (avec succès)³ ; ni ce que rapportent Aristophane et Thucydide, ni les textes produits par chacun des sophistes en particulier, n'auraient jamais fait émerger un profil négatif aussi fort et aussi unanime, aussi tenace, si à ce chœur unanime ne s'étaient ajoutées deux voies absolument exceptionnelles, telles que le furent précisément celles de Socrate et du plus doué de ses disciples.

Celui qui voudrait remettre en cause, et éventuellement supprimer, l'image négative du mouvement sophistique devrait donc aller plus loin que l'analyse des évidences qui courent sur les sophistes. Il n'est pas moins essentiel de procéder à un réexamen des dynamiques qui donnèrent vie au modèle alternatif, rendant presque indélébile l'image négative qui leur est accolée.

Rappelons, pour commencer, une page très connue du *Phédon* (61c)⁴ :

- *Mais quoi ! repartit Socrate, Evènos n'est pas philosophe ?*

- *M'est avis qu'il l'est ! dit Simmias.*

³. Barbara Cassin a le mérite d'avoir envisagé dans la Sophistique non seulement un phénomène culturel en soi, mais aussi « un artefact platonicien, le produit des dialogues », dont « l'essence (...) est tout simplement de faire du sophiste l'*alter ego* du philosophe », (*L'Effet sophistique*, Paris, Gallimard, 1995, p. 9), mais sans s'éloigner sur la dynamique qui a pu donner lieu à un tel « artefact ».

⁴. Traduction de L. Robin et M.- J. Moreau. (Platon, *Œuvres Complètes*, col. "La Pléiade", tome I, p. 770, Gallimard, Paris, 1950. N.d.T).

- *Eh bien ! alors il y consentira, Evènos ; et, tout aussi bien, quiconque prend à la chose [la philosophie] la part qu'elle mérite ! ”.*

Dans ce passage est accréditée une conception de la philosophie que Platon lui-même n'acceptera pas très longtemps. En tout cas, le résultat en est que ces lignes instituent, avec une capacité extraordinaire de se fixer dans l'imagination des lecteurs, une véritable disproportion entre la noblesse de Socrate – que nous devrions tous imiter – et des figures absolument indignes d'être mises sur le même plan que lui : les sophistes, si mondains, si liés à l'éphémère, si « myopes » qu'ils ne méritent presque pas la qualification de philosophes.

Ce passage est vraiment exemplaire et l'on remarquera qu'il n'est presque jamais signalé ou rappelé de manière opportune, même dans les commentaires les plus accrédités.

Pour une analyse de la dynamique qui permet à Socrate et à Platon d'effectuer une formidable délégitimation de la sophistique, il semble souhaitable d'introduire deux notions largement sous-employées : la notion de “rhétorique de l'anti-rhétorique” et la notion d’“effet de surprise” (ou si l'on préfère, de “communication qui veut surprendre”). On peut aussi en parler brièvement.

- **A. La rhétorique de l'anti-rhétorique** est une stratégie – rhétorique à tous égards – d'un usage tout à fait commun et à l'efficacité éprouvée. Dire que “moi, je ne suis pas comme les autres” risque tout au plus de sembler pharisien (car excessivement auto-élogieux), mais il suffit de bien savoir le dire (éventuellement en le suggérant de manière oblique) pour neutraliser dès leur naissance les réserves possibles et se rendre ainsi persuasif.

Or, Socrate et ses disciples durent non seulement avoir recours à un expédient semblable avec une fréquence inhabituelle (au point que le Platon de l'âge mûr se devra de trouver une échappatoire consistant à affirmer, dans le *Phédre*, qu'à côté de la mauvaise rhétorique il existe également une « belle rhétorique » : la sienne,

l'académique); mais encore durent-ils aussi y avoir recours dans un contexte où la rhétorique de l'anti-rhétorique devait probablement encore être tolérée sans gêne excessive⁵.

Le fait d'un recours massif à la rhétorique de l'anti-rhétorique est démontrée, entre autres, par les circonstances suivantes :

- la hardiesse avec laquelle au début de l'*Apologie de Socrate* Platon a recours de façon spectaculaire à la rhétorique de l'anti-rhétorique, lorsqu'il nous propose un Socrate s'employant à démontrer qu'il ne faut pas craindre sa *deinotes legein*, voire qu'il n'existe pas chez lui de *deinotes legein*, puisqu'il emploie un langage familier, totalement exempt de vocables techniques propres aux hommes qui fréquentent les tribunaux (mais existe-t-il réellement une seule typologie de la *deinotes* ?) ;

- le fait que ce soit un familier de Socrate qui couche par écrit et qui mette en évidence cette réplique, tout d'abord à l'usage des autres socratiques, c'est-à-dire en prévoyant que son texte serait lu, *in primis*, par des personnes qui ne pouvaient ignorer les habitudes de leur maître (mais le ton familier du langage suffit-il à cautionner la véracité des assertions ?) ;

- l'incapacité persistante des lecteurs et des commentateurs d'en prendre conscience, c'est-à-dire d'avoir des soupçons face à une attitude qui doit néanmoins se déclarer sans dissimulation⁶.

⁵. Il semble important de noter qu'une forme très caractérisée de rhétorique de l'anti-rhétorique est attestée par la rhétorique attique, y compris celle du V^e siècle, et précisément comme profession d'inexpérience/incompétence de l'orateur en matière de différends judiciaires. Cela se voit très bien dans l'exorde du V^e discours d'Antiphon (§1-7), ainsi que dans ceux d'un nombre non négligeable de discours de Lysias (par ex. XII 3, qui est un discours antérieur, même si ce n'est que de peu, à 399). Au contraire, on ne recourt jamais ou presque à cet expédient ni chez Thucydide ni chez Andocide.

⁶. L'examen de commentaires, même récents, atteste la difficulté persistante à relever ces aspects. Il faut dire (a) que Socrate pratique la rhétorique de l'anti-rhétorique également dans de nombreux autres contextes, par exemple lorsqu'il fait profession de ne pas savoir, ou d'être moins expert que son interlocuteur, (b) que l'accusé Socrate peut s'attendre

Cela prouve, si besoin en était, l'existence d'une réalité aujourd'hui encore largement méconnue : celle d'une rhétorique socratique et d'une rhétorique platonicienne, réalités niées avec une ténacité tellement unanime qu'elle conditionne l'extrême pénurie des articles et/ou des paragraphes consacrés à la rhétorique de Socrate et à celle de Platon (entendons-nous bien : la rhétorique qu'il pratiquait réellement, non pas celle qu'il théorisait) et l'absence de tout traité d'histoire de la rhétorique ancienne comprenant des arguments cruciaux similaires.

Mais c'est justement là que prend forme un premier élément constitutif de l'image négative des sophistes ! Si en effet, notre culture avait clairement repéré l'existence de stratégies rhétoriques spécifiques – et puissantes – chez Socrate et Platon, si elle avait aussi pris conscience à temps de l'usage massif que ceux-ci firent de la rhétorique de l'anti-rhétorique, l'image négative des sophistes aurait été *eo ipso* révoquée en doute. Par conséquent, point n'aurait été besoin d'autant d'efforts pour penser à nouveau le statut de la sophistique du V^e siècle.

- **B. La communication qui fait recours à un effet de surprise** est une ressource particulière du savoir communicationnel. Elle consiste dans le fait de présenter le nouveau comme incomparable, de neutraliser la possibilité d'instituer des analogies, d'associer à une certaine communication un arrangement catégoriel susceptible de bouleverser les arrangements préexistants et de s'imposer ou de se superposer à ce que l'on pense normalement. Le résultat prévisible en est un étonnement qui désarme les résistances, qui rend les autres réceptifs à l'ensemble et à ses parties, une surprise qui attire, entraîne et peut même engendrer des formes d'endoctrinement.

Pour réussir l'effet de surprise, une unité communicationnelle donnée doit être complexe et attrayante,

à ne pas éveiller de soupçons en ce qu'il doit se défendre de l'accusation d'avoir commis un délit de type simplement idéologique (l'accusation d'avoir commis des délits contre la personne ou contre le patrimoine suscite une toute autre défiance).

porteuse de certaines formes de simplification, mais, en même temps, plutôt réfractaire à l'analyse, donc pourvue d'un degré appréciable de viscosité.

Tel a été précisément, et de manière éminente, le type de communication mis en pratique par Socrate et Platon. Ce n'est pas par hasard que le premier dérange le discours d'autrui au moyen de contre-exemples ; qu'il amène régulièrement l'interlocuteur sur un terrain qui ne lui est pas familier ; qu'il trahit ses attentes, qu'il agit sur ses émotions, qu'il instille des formes d'insécurité et essaie de l'acclimater à un univers de valeurs – et de plaisirs d'ordre communicationnel (que l'on pense à l'élément ludique inhérent à sa façon de s'entretenir avec les autres) – qui est le sien et dans lequel très peu des valeurs de l'autre trouvent une lueur de légitimation.

Platon, à son tour, dans les dialogues aporétiques, ne se limite pas à proposer sa propre image de Socrate, mais il met sur pied une recherche des définitions, susceptible de se prolonger de manière indéfinie, au cours de laquelle l'interlocuteur est régulièrement déclassé au rang de débutant égaré : une recherche "noble" face à laquelle on finit par étendre un voile d'insignifiance sur toute autre expérience culturelle. Quant au Platon des dialogues hypégetiques (c'est-à-dire explicatifs), ce qui est caractéristique c'est "la règle du jeu" (ou clause du "contrat communicationnel") qui exclut la possibilité d'improviser des objections face à des théories que l'un des personnages expose amplement.

Les deux démarches mettent en évidence une aptitude remarquable à conditionner la perception même de l'énoncé par des commentateurs professionnels. Dans les deux cas, le lecteur se trouve plongé dans un univers séduisant, mais aussi réfractaire à l'analyse, un univers tel, donc, qu'il interdit une prise de distance efficace et qu'il favorise au contraire une acceptation partiellement irréfléchie⁷.

Par comparaison avec le bref – et éblouissant – traité sophistique (je pense surtout à celui de Gorgias), dans le

⁷. Cf. la note bibliographique.

cas de Socrate et de Platon, ce sont des stratégies communicationnelles beaucoup plus pressantes qui se sont mises en place, et dont il est beaucoup plus difficile de se défaire. Dès lors si l'un des messages – tantôt explicites, tantôt subliminaux – qui filtrent avec insistance à travers la parole de Socrate et la page de Platon est un jugement décidément sévère au sujet des sophistes, il sera difficile de réussir, même par rapport à ce jugement, à se conditionner de manière efficace, comme le démontrent une histoire millénaire et force commentaires, dont certains méritoires, sur Platon. Dans ce contexte, il convient de rappeler le malaise évident avec lequel le livre d'Evelyne Méron, *Les Idées morales des interlocuteurs de Socrate dans les dialogues platoniciens de la jeunesse*⁸ a été accueilli. Evelyne Méron soutient que dans de nombreux cas le point de vue des interlocuteurs de Socrate est beaucoup plus défendable que ce que Platon ne nous induit à penser. Pourquoi cette thèse a-t-elle suscité une telle défiance ? Parce qu'on avait intégré profondément une image seulement positive du duo Socrate-Platon. La défiance des critiques était donc le fruit d'un conditionnement ancien, d'un conditionnement qui avait réussi à se dissimuler de la manière la plus efficace (rhétorique de l'anti-rhétorique), et qui avait de cette sorte également réussi à produire un effet de surprise (en interdisant certains éléments de l'autonomie de jugement).

Nous sommes donc en présence d'un mimétisme doué d'une efficacité extraordinaire, et il me paraît approprié de rappeler, à ce propos, qu'une des meilleures garanties de perméabilité de la communication est constituée précisément par ce savoir rhétorique qui arrive à attirer, à gratifier et à rassurer sans pour autant être facilement analysable. Suite à quoi la perception des contenus propositionnels s'en ressentira également⁹.

⁸. Paris, Vrin, 1979.

⁹. Il y aurait, à vrai dire, suffisamment de raisons pour élargir ultérieurement le cadre et observer que c'est précisément la littérature philosophique occidentale dans son ensemble qui atteste des formes bien distinctes de viscosité de la communication ; mais ce thème – en

Postulons donc un accord au sujet de ces évaluations, poursuivons notre recherche en dépassant la pure et simple énonciation d'antagonismes factuels déjà esquissée (nous aurions eu une idée bien différente sur les sophistes si Socrate et Platon ne les avaient pas présentés négativement avec tant d'efficacité ; la question de savoir qui furent réellement les sophistes n'aurait pas donné lieu à une aussi longue série de défenses de leurs mérites) et commençons l'identification des dynamiques non génériques.

Notre remontée aux origines d'une simplification couronnée de succès (l'image des sophistes que Socrate et Platon ont su accréditer) exige que l'on franchisse une étape supplémentaire, c'est-à-dire que l'on aborde en outre le thème des différences – et des affinités – entre la rhétorique sophistique (ou plutôt, celle des sophistes considérés chacun pour soi), la rhétorique socratique et la rhétorique platonicienne, faute de quoi l'effet de surprise de la rhétorique anti-sophistique se maintiendrait à l'état d'indication, mais ne serait pas analysé. Il s'agit d'un thème assez complexe et, du reste, presque jamais affronté. Je me limiterai ici à une confrontation schématique entre deux stratégies communicationnelles particulières : la rhétorique gorgienne et la rhétorique socratique.

Un premier point de rencontre est constitué par le soin avec lequel tous deux s'emploient à rassurer l'auditoire (ou les lecteurs) sur la fiabilité de leurs dires. Les moyens choisis sont pourtant significativement différents.

Gorgias est très attentif à indiquer clairement, au début, son *demonstrandum*, et donc à tracer le parcours que suivra sa démonstration (l'examen analytique d'une série d'hypothèses alternatives ou complémentaires), puis à indiquer avec précision le passage d'un thème à l'autre (de manière à permettre à l'auditoire, ou aux lecteurs, de revenir mentalement au fil conducteur de sa démon-

définitive, le thème de la "rhétorique des philosophes" – ne se prête pas à être abordé seulement *en passant* (en français dans le texte, N.d.T), comme je serais pourtant obligé de le faire ici.

tration), enfin à récapituler et à affirmer, en conclusion, que le *demonstrandum* a été effectivement démontré. De cette manière, l’auditoire et les lecteurs sont mis à même de dominer l’ensemble et de ramener, sans difficulté excessive, les parties au projet global et au rôle particulier que chaque partie est appelée à jouer dans ce contexte. L’auditoire (ou le lecteur) est donc rassuré par l’impression qu’il domine la complexité, bien que Gorgias présente à chaque fois des discours très serrés et donc un flux pressant d’arguments, d’analogies, d’isocolies et autres choses semblables. La rapidité de son dire, en vérité, empêche l’auditoire, ou le lecteur, de s’arrêter comme il se doit sur les points particuliers. En revanche, il lui donne l’impression de dominer l’ensemble, c’est-à-dire de ne pas se perdre. Ainsi la plausibilité *prima facie* des parties et l’apparente possibilité de contrôler le tout induisent à donner son assentiment sur les contenus propositionnels, même lorsqu’une réflexion plus longuement méditée, sur les points singuliers, aurait donné lieu à plus d’une réserve. C’est à peu près ainsi que se forme une stratégie particulière de captation d’un assentiment même indu. Cela se voit très bien lorsque l’on s’attelle à la tâche de la lecture de l’*Hélène*, du *Palamède*, ou des deux résumés soignés qui nous sont parvenus du *Peri tou me ontos*.

Socrate, au contraire, a une propension tout aussi nette pour la destructuration. Il n’a pas d’argument déclaré, souvent il nie qu’il se propose une quelconque tâche qui ne soit pas l’enquête générique, et surtout il a largement recours à toute une variété de diversions : sympathie (ou admiration déclarée) pour l’interlocuteur, attitude initiale consistant à demander-pour-avoir-connaissance et non pas à enseigner, création de ce fait d’une situation dans laquelle l’interlocuteur se sent engagé à faire voir qu’il sait, présentation de quelques contre-exemples avec la présupposition que l’interlocuteur sera parfaitement en mesure de résoudre ses doutes résiduels (et explicitement marginaux), itération du processus, déviation fréquente du discours sur des thèmes apparemment périphériques. Qui plus est, il

morcelle ses propres discours et ceux d'autrui en de brèves déclarations qui, prises chacune pour elle-même, ne posent pas de problèmes spéciaux, mais dont on domine difficilement la logique d'ensemble. En effet, plongé dans une situation du type de celle que j'ai indiquée, l'interlocuteur se sent tout d'abord à son aise et tend à baisser la garde ; en second lieu, il assume une obligation communicationnelle de continuer à suivre le discours ; en troisième lieu, il subit la désorientation due au fait qu'il se meut sur un terrain qui ne lui est pas familier. C'est au contraire Socrate, le seul Socrate, qui domine intellectuellement (et émotivement) la conversation, tandis que l'interlocuteur est à chaque fois induit à s'égarer peu à peu, c'est-à-dire, en premier lieu, à devenir intellectuellement subalterne et, en second lieu, à donner son assentiment, compte tenu de l'impression, superficielle, de semi-évidence de beaucoup d'énoncés.

Il faut ajouter que, tout comme Gorgias s'appuie sur la concentration de nombreux micro-arguments dans les énoncés singuliers (donc sur la condensation de nombreux passages à l'intérieur d'un discours relativement bref), de même Socrate s'appuie sur la *variatio* des arguments et sur la dilution de l'échange d'idées, avec la difficulté connexe de saisir la logique de ce déplacement incessant, qui est le sien, d'un thème à l'autre, pour ensuite retourner à chaque fois sur des thèmes déjà abordés.

Dans les deux cas, le résultat est une sorte de spoliation déguisée de l'autorité de l'autre, qui est surclassé et rendu incapable de soutenir le discours sur un plan d'égalité, mais qui en même temps reçoit un flux efficient de messages rassurants. En référence au dialogue aporétique, on pourrait également dire : dans les deux cas, le destinataire de la communication a l'illusion de dominer tout de même la situation (respectivement, parce qu'il ne perd pas le fil du discours et parce que beaucoup des micro-éléments du discours sont simples, presque banals), mais en réalité il est mis en situation de ne jamais maîtriser l'ensemble. Si Gorgias propose des discours décidément soutenus, qui

requièrent un maximum d’attention, pour Socrate également la norme est de “tenir en haleine” son interlocuteur.

Les deux stratégies que nous venons de tracer sommairement, tout en étant profondément différentes, ont en commun l’aptitude à rassurer et en même temps à prendre de surprise, à étonner et en même temps à gratifier.

Mais les moyens mis en œuvre pour atteindre le but changent, et tout apparaît si radicalement différent (la diversité *prima facie* est très voyante), qu’il peut même sembler que les deux stratégies n’ont rien en commun.

C’est précisément sur cette impression (fallacieuse) de non comparabilité – non comparabilité qui, cela va de soi, se matérialise aussi par le biais de beaucoup d’autres éléments – que s’appuie l’idée très fallacieuse d’après laquelle la rhétorique connote, lourdement, la communication sophistique typique, tandis que le dialogue socratique et l’écriture platonicienne en seraient tout simplement exempts.

Il me semble que la racine du débat concernant les sophistes – s’ils ne sont pas de simples rhéteurs et si l’on peut les considérer comme des philosophes, malgré certaines apparences dissonantes – réside précisément dans la combinaison de la rhétorique de l’anti-rhétorique et de la présomption de non comparabilité. Ces deux écueils dépassés, le cadre du savoir communicationnel des uns et des autres se fait plus transparent et il devient possible, non pas seulement d’accéder à l’idée qu’il faille aussi mettre en évidence la rhétorique des détracteurs des sophistes, mais, bien plus, de discerner entre points de doctrine et valeur ajoutée communicationnelle, c’est-à-dire de s’interroger distinctement (a) sur l’apport des uns et de l’autre à la culture et (b) sur les modalités particulières selon lesquelles les uns et l’autre ont su s’affirmer eux-mêmes et s’auto créditer. A la suite de quoi la question de la philosophie de chaque sophiste devient un problème historiographique tout à fait normal et *la querelle*¹⁰, simplement, se dissout¹¹.

¹⁰. En français dans le texte, (N.d.T).

Note bibliographique

Les thèmes développés au cours de ces pages constituent un élargissement de certaines recherches commencées depuis longtemps, à partir de « Rhétorique des Sophistes - Rhétorique de Socrate », article paru dans *Η αρχαία Σοφιστική / The Sophistic Movement, Papers Read at the First International Symposium on the Sophistic Movement* (sept. 1982), edited by C. Boudouris (Athens, Kardamitsa, 1984), pp. 137-145.

En matière de stratégies rhétoriques socratico-platoniciennes, qu'il soit ici suffisant de renvoyer d'un côté à Platon, *Eutifrone*, a cura di L. Rossetti (Roma, Armando, 1995), pp.27-58, de l'autre à « Sulla struttura macroretorica del Filebo », dans *Il Filebo di Platone e la sua fortuna*, a cura di P. Cosenza (Napoli, D'Auria, 1996), pp. 321-352.

Traduit de l'italien par Alessio Moretti

¹¹. Il va sans dire que ce sujet aurait demandé beaucoup plus de précisions, dont certaines figurent déjà, heureusement, dans mon commentaire sur *L'Euthyphron* (v. note bibliographique). Je tiens à remercier très vivement d'une part M. Bonnargent pour l'invitation à ce colloque et pour l'insistance avec laquelle il m'a demandé de préparer ce texte même *in absentia*, d'autre part M. Moretti et mon collègue M. Tordesillas pour le long travail de mise au point de la traduction.